

Murat pendant la campagne de Pologne en 1807

Par Marcel Dupont, « Murat » ed. Copernic 1980

Si bien que le 13 décembre, quand le pont de Praga ayant été enfin réparé, les opérations recommencent, il est hors d'état de reprendre le commandement de l'avant-garde. Quelle souffrance pour lui ! L'Empereur, il le sait, n'admet pas qu'un de ses principaux lieutenants soit malade à l'heure de la bataille. Aussi, dès qu'il se sent la force de tenir sur ses jambes et quoique faible et perclus, il saute en selle pour rattraper l'armée.

Le temps est abominable. Un subit dégel a fait fondre la neige ; le pays est désert ; en se retirant, les Russes ont tout anéanti, emmenant non seulement le bétail mais même les infortunés paysans. Murat, repris par la fièvre, grelottant et claquant des dents, marche au côté de l'Empereur.

Heureusement, le 25 décembre, la cavalerie ennemie est signalée en avant de Strzegocin. Cette nouvelle lui fouette le sang. Il quitte l'Empereur, s'élance à la tête du régiment des chasseurs de la Garde, tombe sur les Russes, les poursuit et les sabre pendant plus d'une lieue. Le voilà ressuscité : « Ma journée m'a fait très bien, écrit-il le soir à l'Empereur, et je me porte bien mieux que ce matin ».

Le lendemain cependant, la fièvre l'a repris et il se traîne sous une affreuse tempête de neige vers Golymin où Lasalle et Davout se sont heurtés à 50 000 Russes. Il laisse ses généraux se débrouiller et se contente d'envoyer la division Klein appuyer la cavalerie légère. Après un combat meurtrier qui dure toute la journée, les Russes abandonnent Golymin. Faut-il poursuivre ? La nuit est d'un noir d'encre, des torrents de pluie mélangée de neige fondue transforment la campagne en marécage. Augereau et Murat décident finalement d'attendre le jour. Ils achèvent la nuit au fond d'une écurie, couchés sur le fumier.

La poursuite reprend le lendemain mais sans entrain. Personne n'en veut plus. Les fantassins, enlisés dans la boue, piétinent sur place, l'artillerie ne peut avancer, une immense détresse pèse sur l'armée. En vain Murat essaie de continuer sa tâche. Le 30 décembre, incapable de tenir en selle, il abandonne la partie, passe le commandement de la réserve à Nansouty et reprend en voiture le chemin de Varsovie.

L'Empereur s'est décidé à accorder du repos à ses troupes en leur faisant prendre leurs quartiers d'hiver. L'offensive de Bennigsen sur la Passarge, le 17 janvier, vient sonner l'alerte. Toute la Grande Armée prend les armes et Bennigsen, menacé d'être coupé de sa base, abandonne la partie, se met en retraite sur Königsberg. L'Empereur se jette à sa poursuite. Murat a repris le commandement de la cavalerie et chaque jour a des engagements victorieux avec les partis d'arrière-garde. Il fait un froid terrible.

Le 6 février le choc est plus sérieux et il s'en faut de peu que Murat, emporté par son audace, ne subisse un échec d'une gravité extrême. L'arrière-garde russe s'est arrêtée à Hof dans une position quasi inexpugnable. Devant son front s'étend un ravin profond et seulement franchissable sur un étroit pont de bois. Au-delà de ce ravin sont massés 12 bataillons de grenadiers dont la droite s'accroche au village et la gauche à un bois impénétrable ; plusieurs batteries d'artillerie, adossées à ce bois, prennent d'enfilade le débouché du pont. Murat observe un instant la position des Russes et décide d'attaquer. Il ne peut cependant douter de l'échec sanglant auquel il s'expose, mais il sait que l'Empereur, devançant le corps de Soult chargé d'appuyer la cavalerie, chevauche immédiatement derrière celle-ci ; au bruit du combat il poussera de l'avant et assistera à l'engagement. Dès lors tout le reste s'efface dans l'esprit du grand-duc devant la possibilité de réaliser sous l'œil du maître un de ces miracles cavaliers dont il a le secret.

La brigade de tête est lancée à l'attaque. Elle se compose de deux régiments valeureux, le 10^e chasseurs et le 3^e hussards, commandés par un des meilleurs généraux de cavalerie légère de l'époque, Auguste de Colbert. Sans hésiter devant un ordre aussi insensé, Colbert lance son premier régiment vers le pont, lui prescrivant de se déployer à plein train après l'avoir franchi et de charger aussitôt par escadrons ; lui-même, à la tête du deuxième régiment, l'appuiera avec toute la rapidité possible. Le résultat était prévu d'avance. A peine le premier escadron a-t-il franchi le pont, par quatre et au grand galop, qu'il tombe sous un ouragan de fer, l'infanterie et l'artillerie russes ayant beau jeu de l'écraser pendant son déploiement. Décimé, ses unités mélangées et perdant toute cohésion, le 11^e chasseurs charge pour sauver l'honneur mais sans espoir. Son attaque est brisée et il reflue tout sanglant sur le 3^e hussards qui s'élance à son tour conduit par le brave Colbert. Sur ce hourvari tombent de flanc deux régiments de cuirassiers russes ; la brigade est culbutée et ramenée sur le ravin dans un désordre inexprimable.

La première brigade des dragons de Klein, lancée aussitôt par Murat, subit un désastre identique. Elle arrive un instant jusqu'à l'artillerie ennemie, sabre les servants de quatre pièces, mais ne peut se maintenir et reflue elle aussi sur le ravin. La situation est épouvantable. Les quatre infortunés régiments, dans l'impossibilité de prendre du champ pour se reformer, tournoient dans un cercle infernal où les boulets russes creusent des trouées affreuses. Murat, d'un coup d'œil, juge cette situation presque désespérée. Son instinct, heureusement, le pousse à une solution raisonnable. Arrêtant la deuxième brigade de dragons qui se prépare à suivre la première, il galope jusqu'aux cuirassiers de d'Hautpoul et, selon sa manière habituelle, crie seulement : «Derrière moi !» Entraînant le premier régiment, il se précipite au galop vers le pont. A sa vue, tout change d'aspect. Hussards, chasseurs, dragons, soulevés d'enthousiasme, hurlent : «Rallions-nous au prince ! Vive l'Empereur !». Et les débris des quatre régiments, encadrant la masse des cuirassiers, se précipitent sur les bataillons ennemis.

Comme un raz de marée, cette nouvelle attaque balaie la plaine. En quelques minutes la place est nette. L'ennemi laisse sur le terrain près de 2 000 morts et perd 800 prisonniers, 4 drapeaux et 9 pièces de canon.

Le soir même, la poursuite continue. La cavalerie atteint l'arrière-garde russe à Eylau. Il faut encore se battre une partie de la nuit pour la rejeter hors du bourg et du cimetière. Vers onze heures du soir le calme s'établit sur le front de l'avant-garde. En face d'elle des milliers de feux prouvent que cette fois Bennigsen renonce à s'échapper. Demain aura lieu la grande bataille souhaitée par l'Empereur.

Le jour se lève sur la plaine glacée. Du ciel bas, couleur de suie, s'échappent par instant d'épaisses rafales de neige. Le décor semble préparé pour quelque cérémonie funèbre et cette journée le sera en effet. Presque aussitôt l'artillerie des deux armées, près de 800 pièces, entame une canonnade formidable. Bientôt Eylau, Serpallen, Rothenen flambent comme des torches. L'Empereur est dans le cimetière d'Eylau d'où il peut embrasser presque tout le champ de bataille. Murat est près de lui à cheval ; les boulets pleuvent autour d'eux. Davout se porte à l'attaque de la gauche russe et progresse rapidement.

Sur un signe de l'Empereur, le corps d'Augereau et la division Saint-Hilaire s'ébranlent pour marcher contre le centre ennemi. A ce moment une effroyable tourmente de neige s'abat sur le champ de bataille. Chassée par le vent, elle frappe en plein visage les soldats d'Augereau et les aveugle. Incapables de se diriger dans ces tourbillons, les régiments appuient instinctivement sur la gauche, creusant ainsi un vide dangereux entre leur droite et la gauche de Saint-Hilaire. Cent canons russes s'acharnent contre eux. Sur ces malheureux désemparés une charge de la cavalerie russe déferle. En moins d'un quart d'heure la moitié du corps d'armée est couchée sur la neige. Augereau est grièvement blessé. La première ligne des Russes se porte en avant ; il n'y a plus un bataillon debout entre elle et le cimetière d'Eylau.

S'adressant à Murat, l'Empereur s'écrie : «Eh bien ! nous laisseras-tu dévorer par ces gens-là ?»

Murat bondit. Il a compris : sans lui, sans le dévouement de sa cavalerie, l'armée est coupée en deux, la bataille perdue. Il faut à tout prix briser l'attaque des 60 bataillons russes sur Eylau. Ventre à terre, il gagne le gros de la réserve massé un peu en arrière, dans l'espace compris entre le cimetière et Rothenen. Il y a là les deux brigades légères de Colbert et de Bruyère, les divisions de dragons Klein, Grouchy et Milhaud et la division de cuirassiers d'Hautpoul, en tout 96 escadrons, 12 000 sabres. Il serait logique, pour briser l'attaque ennemie, de faire charger en tête les cuirassiers, troupe de choc, mais le temps manque pour les amener en avant et on chargera comme on est, cavalerie légère d'abord, dragons, puis cuirassiers. Murat se dresse sur ses étriers, brandit son sabre et apparaît, terrible, pareil au dieu même des cavaliers : «Derrière moi !... Vive l'Empereur !»

Les 24 régiments s'ébranlent au galop, s'engouffrent entre le village et le cimetière et débouchent, bride abattue, sur la plaine blanche. Minute formidable. La terre tremble sous le martèlement des sabots, les sabres se dressent dans le jour blafard et de 12 000 poitrines jaillit le même cri : «Vive l'Empereur !»

Là-bas, à 200 mètres, les soldats russes, quand apparaît cette ruée gigantesque, s'arrêtent, épouvantés. Le temps manque pour former les carrés ; déjà la première vague de la terrible cavalerie s'écroule sur eux, couche la première ligne, la franchit et fonce sur la deuxième. Derrière la cavalerie légère, dragons et cuirassiers creusent plus largement le sillon. Voici la seconde ligne, elle est renversée comme la première et Murat poursuit sa course vers la troisième. Celle-ci s'est cramponnée à la lisière d'un bois dans lequel est embusquée toute la réserve d'artillerie. Accueillis par la mitraille de 40 canons, nos cavaliers se jettent à gauche et à droite, puis se rabattent vers les deux premières lignes.

Or, la charge passée, de nombreux fantassins russes se sont relevés ; ils n'ont plus devant eux qu'une masse de cavaliers désunis, mélangés, un grand nombre blessés par la mitraille. Froidement ils tirent dans cette tourbe en désordre et celle-ci se trouve prise entre deux feux. L'Empereur voit le danger. Il ordonne à Bessières de dégager la réserve de cavalerie en chargeant avec les grenadiers à cheval et les chasseurs de la Garde. A la tête de ces escadrons d'élite, Bessières, par trois fois, traverse de part en part le centre russe. A la faveur de cette intervention, Murat parvient à rallier ses régiments. Apercevant une colonne de 3 000 Russes qui est parvenue jusqu'au cimetière, il lance sur elle la brigade Bruyère juste au moment où un bataillon de grenadiers, sur l'ordre de l'Empereur, l'attaque de front. En moins d'un instant toute la colonne ennemie est exterminée. Les débris des 60 000 hommes de l'attaque russe regagnent leur ligne.

Le rôle de la cavalerie est terminé. Sur les 10 000 Français fauchés par la bataille elle compte 3 275 hommes hors de combat. L'héroïque d'Hautpoul est mortellement blessé ; le général Dahlmann, commandant les chasseurs et les mameluks de la Garde, tué ; certains régiments sont réduits de moitié.

Imaginons la nuit succédant à cette hécatombe, les hommes harassés couchés sur la neige et tout près d'eux, gisant sur la plaine glacée, 30 000 hommes des deux nations, tout ce massacre aboutissant à une victoire incertaine où chaque partie a conservé ses positions.

Au jour, l'armée russe a disparu. Murat s'empresse de reprendre le contact et la suit prudemment. Il l'accompagne ainsi jusque sous les murs de Königsberg où elle pénètre. Poussera-t-elle au-delà ? Non, car à chaque tentative d'approche, des forces importantes sortent de la place et font tête.

Murat supplie l'Empereur de mettre un terme aux opérations. La troupe ne marche plus qu'à contrecœur ; aux avant-postes nos cavaliers fraternisent avec les cosaques et acceptent leur eau-de-vie. Les chevaux n'ont plus aucun fourrage et crèvent par centaines.

L'Empereur comprend la nécessité de refaire son armée. Il ordonne la retraite et les troupes reprennent avec joie leurs cantonnements d'hiver sur la rive gauche de la Passarge.

Le 25 mai, Murat va passer l'inspection de la réserve de cavalerie et constate son état splendide. Dix jours plus tard, les Russes reprennent les opérations en se jetant sur le corps du maréchal Ney. Celui-ci, accablé sous le nombre, se plie, infligeant à l'ennemi de lourdes pertes.

Murat rassemble aussitôt ses divisions et porte son quartier général à Alt Reichau. Le 9 juin il franchit l'Alle à la nage avec toute sa cavalerie et réoccupe Guttstadt abandonné par les Russes qui battent en retraite. Ils se replient sur Heilsberg, transformé par Bennigsen en un formidable camp retranché. Murat les suit de près et constate que l'armée ennemie a pris position à Heilsberg et est résolue à y livrer bataille. Le projet de l'Empereur n'est pas d'accepter la lutte dans des conditions aussi désavantageuses ; il veut contraindre les Russes à abandonner sa position fortifiée en menaçant leur ligne de retraite sur Königsberg. Il prescrit à Murat de fixer l'ennemi en lui donnant l'impression d'une attaque générale prochaine pendant que Davout, avec ses 30 000 hommes, remontera la rive gauche de l'Alle pour se placer entre Heilsberg et Königsberg.

A la tête de la division de cavalerie légère de Lasalle, de la division de dragons Latour-Maubourg et d'une nouvelle division de cuirassiers commandée par le général Espagne, Murat se porte en avant. Soult l'appuiera avec son corps d'armée.

Mais, à peine parvenu en vue du camp retranché, le grand-duc est saisi d'une sorte de vertige. Il oublie les ordres de l'Empereur ; il méprise la puissance formidable que représente cette armée de 80 000 hommes appuyée à trois grosses redoutes garnies d'artillerie. Il n'envisage qu'une chose : la gloire qu'il récoltera s'il parvient, avec ses 9 000 cavaliers, à s'emparer d'Heilsberg. Il décide d'attaquer à fond.

Aussitôt il déchaîne toute sa cavalerie. Aucun plan, aucune prescription, seulement un ordre : «Chargez !» Passant comme une trombe devant le front des cuirassiers, il le jette sans s'arrêter au général Espagne : «Chargez !»

Les six régiments sont pour la première fois placés sous les ordres du grand-duc de Berg et ignorent sa façon rudimentaire de commander. Où aller ? Charger sur quoi ? Devant eux s'étend un ravin aux parois abruptes et, pour joindre l'ennemi rangé en masses profondes de l'autre côté, il leur faudra s'engouffrer dans un chemin encaissé, étroit, et se déployer à 200 mètres de lui. Le général Espagne, se plaçant devant le 6^e cuirassiers, s'élance pour cette charge à la mort.

Après avoir engagé de la même manière les dragons de Latour-Maubourg, Murat atteint la division légère de Lasalle. Là, il ne prend même pas le temps de pousser jusqu'au général. Passant ventre à terre devant le régiment de droite, le 5^e hussards, il crie au colonel Déry, son ancien aide de camp : «Suis moi avec ton régiment ! » Et, sans s'occuper du reste de la division, il se précipite vers l'ennemi. Lasalle est exaspéré. Cette attaque insensée, sans aucune chance de réussite, lui apparaît sacrilège, mais il ne peut laisser Murat courir seul à une mort certaine ; il ira donc à son aide. Enlevant ses cinq régiments, il s'élanche dans la fournaise.

Coup sur coup, cuirassiers, dragons, chasseurs et hussards débouchent devant la ligne des Russes ; 400 pièces de canon vomissent sur eux la mitraille ; en moins d'un instant les 18 régiments ne forment plus qu'une masse tourbillonnante et aveugle. Alors Bennigsen déchaîne sur elle les 15 000 cavaliers de son armée. Une mêlée gigantesque s'ensuit, mêlée où, malgré la disproportion du nombre, les nôtres tiennent tête vaillamment.

Murat, au plus fort de la bataille, lutte avec une sorte d'allégresse ; une balle frappe son cheval qui s'écroule. Il s'arrache avec peine de son cadavre en laissant sous lui une de ses bottes. Un pied chaussé et l'autre nu, il saute sur la monture d'un brigadier de chasseurs, mais une nuée de dragons russes se précipite sur ce cavalier à l'uniforme blanc et or. Accablé sous le nombre, il va être pris ou tué quand soudain un terrible sabreur, fauchant les assaillants de droite et de gauche, parvient jusqu'à lui, le dégage. C'est Lasalle qui n'a pas voulu laisser massacrer le grand maître de la cavalerie impériale.

Le temps de crier un merci sonore et Murat replonge dans la mêlée avec furie.. Un moment plus tard, voyant le même Lasalle en danger, il se précipite à son aide et parvient à l'arracher à l'ennemi. Vivement, il lui donne l'accolade et lui jette d'un ton joyeux : «Nous sommes quittes, mon cher général». Et il s'enfonce à nouveau au cœur du combat.

L'Empereur, accouru au bruit de la bataille, a tout de suite compris la folle aventure de Murat. Il faut arrêter le carnage. L'ordre est donné à une division du corps de Lannes et aux fusiliers de la Garde de se porter sur la ligne de feu pour permettre à Murat et à Soult de se dégager. Quand la nuit descend, les trois divisions de cavalerie peuvent se retirer de la lutte. Par sa désobéissance, Murat a causé la mort de 7 000 braves. Le 6^e cuirassiers, à lui seul, a perdu 17 officiers sur 22 et le régiment est réduit à 150 hommes commandés par un lieutenant. Ces pertes insensées ont mis l'Empereur hors de lui et il accable Murat de reproches.

Le lendemain les Russes reprennent leur retraite. Pendant que l'Empereur les suit, Murat, avec sa cavalerie et les corps de Soult et de Davout, marche sur Königsberg. Il atteint les avancées de ville au moment où les corps de Lestocq et de Kaminski y pénètrent. Il les rejette dans la place et leur prend 14 canons et 2 000 hommes. Au moment d'attaquer la ville, il reçoit une dépêche de l'Empereur lui enjoignant de le rejoindre au plus vite à Friedland mais, malgré sa hâte, il n'arrive sur le champ de bataille que pour constater la défaite complète de l'armée russe.

Lancé à sa poursuite, il la talonne sans répit. Elle a cependant le temps de brûler les ponts de la Prégel devant laquelle Lasalle, commandant l'avant-garde, a dû s'arrêter. Le lit de la rivière est encaissé et sur l'autre rive 2 000 cosaques s'apprêtent à disputer le passage. Murat accourt. «Quel est le régiment de tête ? crie-t-il à Lasalle venu à sa rencontre. - Le 11^e, Prince. - Bien». Il se porte devant la compagnie d'élite et s'écrie : «Allons, chasseurs, empoignons cette canaille !» Sans même regarder s'il est suivi, il éperonne son cheval et plonge dans la rivière. Toute la division s'y précipite derrière lui et l'instant d'après balaie la plaine. Tel est le vrai Murat, chef d'avant-garde.

Le 19 juin, parvenu devant Tilsit, il s'apprête à charger une fois de plus la nuée de cosaques couvrant la retraite russe quand un parlementaire vient, au nom du Tzar, demander un armistice.

La guerre est terminée et le sort de la Pologne va être décidé. L'espoir de devenir roi s'empare à nouveau de Murat. Il croit forcer les dernières hésitations de l'Empereur en se présentant à lui, pour l'accompagner auprès du Tzar, revêtu d'un uniforme rappelant ceux du pays sur lequel il se croit appelé à régner

Schapska à aigrette blanche, polonaise richement brodée sur laquelle il a passé le baudrier portant le sabre d'Étienne Bathori, roi de Pologne au XVI^e siècle, que lui a donné Poniatowski. En le voyant apparaître sous cet accoutrement, l'Empereur le cingle de ces mots : «Allez mettre votre uniforme de général ; vous avez l'air de Franconie».

Cette phrase, prononcée avec dédain et en présence de tous les maréchaux, est ressentie par Murat comme un soufflet. De cette minute il conçoit pour Napoléon une haine invincible. N'osant l'exprimer devant ses camarades français, il se rattrape en décriant l'Empereur auprès de ses pires ennemis. Dans toutes les réunions, dans toutes les fêtes auxquelles donnent lieu les négociations de paix, il ne quitte plus le roi et la reine de Prusse. Il les plaint, il blâme l'Empereur de sa dureté à leur égard, il affirme n'avoir jamais souhaité la guerre, l'avoir toujours déconseillée. Et, devant les larmes de la Reine, il va jusqu'à s'écrier : «C'est un maroufle que cet Empereur ! »

En réalité il songe déjà à se venger.